



Carte du théâtre des événements qui préoccupent actuellement le monde entier.

TEMPERATURE

De 7 mars 1904

Table with 2 columns: Time (Matin, Midi, Soir) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

LA

Production Cotonnière et ses Bienfaits.

Non de triste, de découragé... nous offre actuellement le monde civilisé, tout au moins la vieille Europe, qui, sur la route du progrès, prétend tenir la tête de colonne.

engage la bataille, et chaque victoire que l'on remporte sur elle tourne au profit de l'humanité, sans distinction d'origine, de nationalité ou de parti.

D'un côté comme de l'autre, on ne voit dans cette lutte qu'une source de misères pour le vaincu, peut-être même aussi pour le vainqueur.

Il en est tout autrement dans la guerre que nous avons déclarée récemment à l'insecte maléfaisant qui menace de détruire une de nos plus abondantes sources de richesses.

Voilà les luttes telles qu'il les faudrait, parce qu'elles sont véritablement utiles à tous et que tous doivent en bénéficier.

Quant on se rend compte des bienfaits que répand sur l'humanité notre production-cotonnière, on comprend avec quelle passion nous sommes lancés dans cette guerre d'extermination.

Depuis longtemps déjà on s'est occupé, on a essayé même d'élever aux Etats du Sud l'espectre d'empire que la nature leur avait donné sur la production du coton.

POUR LA PAIX.

Paris, 26 février 1904.

Trois fois, un cœur français tressaille, chaque soir, chez Bostock, qui est Américain. S'avance d'abord, à l'abri des hautes et noires grilles, une toute petite figure humaine.

Deuxième frisson. Un jeune éléphant, coiffé d'un képi, arrive sac au dos, en gambadant, et si joyeux qu'on voit qu'il est de la classe. Cela se connaît encore à son instruction. Son armentement donne à réfléchir.

Et sa trompe d'une volute compliquée et circonflexe s'en va cueillant la poignée de l'un ou la gachette de l'autre. Exécutant ainsi à volonté le règlement de la cavalerie ou celui de l'infanterie, il donne à M. le ministre de la guerre un excellent exemple de l'emploi combiné de ces deux armes.

Troisième frisson, celui du caractère. Le bel oiseau blanc et huppe jaune, en entendant la marche de "Sambre et Meuse", se rengorge, marque le pas et porte d'un bec glorieux le drapeau tricolore. Il s'élance à l'assaut d'une citadelle. On a pourtant

quelque peine à lui faire tirer le canon. Il soulève avec effroi ses ailes éblouissantes, recule et, comme on disait à la Haye, affirme nettement ses intentions pacifiques.

Il est bon, certes, que dans les graves compétitions nationales qui marquent l'aurore du vingtième siècle, les animaux sachent distinguer les drapeaux et les hymnes. Un bon citoyen se réjouira de voir ce jeune éléphant faire, chez Bostock, un service militaire dont il est dispensé par la douceur de nos lois, car c'est, si je ne me trompe, un éléphant femelle. Quel bienfait se serait-ce pas pour notre expansion coloniale que la création d'une race entière d'éléphants amis de la France?

On voit avec plaisir au our hisser le drapeau russe; mais on le préfère encore quand, sur un escabeau, les jambes pendantes, ocellant dans une fourrure pareille à une culotte trop large, il vide une bouteille, signe de jours sereins. Le cheval a du goût pour les mathématiques. L'éléphant excelle dans les arts manuels. Développez ces dons du ciel; créez un peuple paisible et savant de quadrupèdes. Et peut-être les hommes, à leur tour, imiteront-ils les animaux.

Le cercueil de Louis XVII.

Nous avons annoncé récemment que M. Le Vayer, directeur de la bibliothèque historique de la Ville, à Paris, avait publié un document inédit dans lequel il était assuré que le corps de Louis XVII avait reçu une sépulture particulière à 8 pieds du mur qui borde la rue Saint-Bernard, à 20 pieds du bâtiment situé à l'angle du cimetière.

A l'endroit indiqué, la commission du Vieux Paris a fait ouvrir une tranchée; on l'a poussée jusqu'à 3 mètres. Jusqu'à présent, la fouille n'a donné aucun résultat.

Il y a quelques jours, par un temps affreux, les membres de la commission sont allés se rendre compte des travaux; des centaines de crânes s'étaient au fond de la fosse voisine de la croix. Sur les débris, les ossements, tibias, fémurs s'empilent en amoncellements jaunâtres. Près du mur de la rue Saint-Bernard, chaque pellette de terre amène des quantités de débris humains. Mais aucun de ces ossements n'est en place, tous sont confondus, mélangés, pêle-mêle dans un sol qui, si l'on en juge par des fragments de poterie et des morceaux de marbre, a été complètement bouleversé.

Les mendiants de Berlin.

Un rapport sur l'état de la mendicité en 1903, à Berlin, fait ressortir que la fâcheuse agglomération du nombre des mendiants incurables par la police était enfin arrêtée. De 1895 à 1902, leur nombre s'était, en effet, accru d'une façon constante — si l'on excepte les années 1898 et 1899 — de 19,318 à 23,582.

C'était là un symptôme alarmant que les statistiques de l'année dernière viennent atténuer avec leur chiffre diminué de 22,076 mendiants.

THEATRES.

TULANE.

Malgré son titre qui nous annonce une de ces improvisations légères dont le succès ne dure qu'un jour et que le vent de l'oubli emporte le lendemain, "Red Feather" est une œuvre sérieuse, dont la vogue sera durable.

Au double point de vue du poème et de la partition, c'est un travail sérieux qui mérite d'être entendu plusieurs fois, il rappelle les chefs-d'œuvre qui ont fait jadis la gloire et la fortune de l'Opéra-Comique de Paris.

On sait de quelle brillante réputation jouit depuis longtemps de M. De Koven. Il vient de se surpasser lui-même dans "Red Feather" et de conquérir la première place parmi nos meilleurs compositeurs.

Il se trouve dans son œuvre des motifs, des ensembles d'une beauté surprenante. On sait que le chef réel de la troupe de bandits qui veut renverser le trône du souverain plus ou moins n'est autre qu'une femme, la comtesse Draga, douée d'une merveilleuse beauté et d'une valeur que l'on ne rencontre que très rarement dans son sexe.

De là, une foule d'incidents romanesques qui viennent redoubler l'intérêt de la pièce. Mais c'est surtout la partie musicale qui attirera l'attention des amateurs et c'est précisément ce qui a fait le succès tout-à-fait exceptionnel de "Red Feather" qui fera salle comble toute la semaine.

GRAND OPERA HOUSE

Rien de saisissant, d'épouvantable comme "Knobs of Tennessee" que vient de nous donner, en matinée, la troupe Baldwin-Melville, dimanche.

C'est, comme nous l'avons déjà dit, l'histoire d'une famille qui, de père en fils, fait depuis longtemps la contrebande dans les montagnes du Tennessee et est poursuivie par la police.

On conçoit avec quel empressement les habitués du Grand Opéra ont applaudi cette pièce qui rappelle les incidents les plus dramatiques de l'existence chez nos voisins du Tennessee.

Elle a d'autant plus réussi, quelle semble avoir été écrite tout exprès pour faire ressortir les qualités dramatiques des artistes du Grand Opéra House.

M. Lester Lonergan s'y est fait applaudir chaleureusement dans le rôle principal, celui de Joe Preston.

Nous en dirons autant de M. et Mme. Montgomery, et de Miss Ford Parker.

M. L. O. Hart s'est très bien acquitté du rôle du Pres. W. McKinley qui accorde la grâce de H. Preston.

Bonne semaine qui commence pour le Grand.

CRESCENT.

Après les "Chaperons", qui ont tant divertis le public au Crescent, voici venir les "Eggs" avec les Frères Byrne, qui sont d'autant plus intéressants encore, qu'ils sont à la fois des comédiens et des gymnastes de premier ordre.

Leur effort de scène et de mécanisme sont vraiment merveilleux. Sommes-nous au cirque ou à la comédie? C'est ce que l'on se demande en les voyant voltiger sur la scène et y accomplir de véritables prodiges.

au milieu de l'ilarité générale. Les Frères Byrne sont devenus les favoris du public new-orléanais.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Très compliqué le programme de l'Orpheum cette semaine. En tête nous voyons Fred Hallen et Molly Fuller qui viennent d'obtenir un grand succès bien mérité dans un excellent acte intitulé "A Desperate Pain".

A côté d'eux se sont fait bruyamment applaudir Harry Leclair, la troupe Mason et Keeler, les chanteurs de la troupe Kronan, les jongleurs japonais déjà connus et les chiens aussi amusants que savants de Scheppl. Il y avait foule d'enfants pour applaudir ces très intelligents animaux. Nous pouvons prédire de belles recettes, cette semaine, à l'Orpheum.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Condoléances de l'empereur Guillaume à la comtesse Von Walderssee.

Hanovre, Prusse, 7 mars.—Le télégramme de condoléances de l'empereur Guillaume à la comtesse Von Walderssee était ainsi conçu: "Schloss Royal, Berlin.

"Nous sympathisons profondément avec vous, l'impératrice et moi, dans la perte douloureuse que vous avez faite, parce que nous savons ce que vaut celui que vous possédiez et qui est allé à Dieu. Ma douleur est partagée par l'armée qui considérait le comte le guerrier d'élite en temps de troubles récents. Nous prions en lui un vœu amical. Puisse Dieu vous consoler et vous soutenir. GUILLAUME, ROI."

Mort de la marquise Spinola.

Rome, 7 mars.—La marquise Spinola, qui était avant son mariage Mlle Lily Page, fille du capitaine Page, de Richmond, Va., est morte.

C'était une des plus vieilles résidentes américaines à Rome. Sa mère est morte il y a six semaines.

Mort de l'Hon. Reginald Ward.

Londres, 7 mars.—Le capitaine Hon. Reginald Ward, écuyer amateur, bien connu et le frère du comte de Dudley, Lord de l'Université d'Irlande, est mort aujourd'hui à la suite d'une opération de l'appendice.

La législation financière du Japon.

Tokio, Japon, 7 mars.—Le cabinet japonais tendra une séance demain pour la prise en considération finale du programme de législation financière rendue nécessaire par la guerre, qui sera soumise à la diète en session spéciale.

On comprend qu'il a été décidé de ne pas proposer de loi touchant le monopole du tabac.

La bête rosse.

Paris, France, 7 mars.—Suivant un avis de St-Petersbourg publié il y a environ une semaine, M. de

Néldoff, ambassadeur de Russie à Paris, dément formellement aujourd'hui le rapport annonçant que la Russie aurait l'intention d'arrêter l'exportation du blé.

Mme Réjane libre de jouer avec Coquelain.

Paris, France, 7 mars.—Le tribunal civil de la Seine a rejeté aujourd'hui la requête M. Porel, directeur du théâtre du Vaudeville, tendant à empêcher sa femme, Mme Réjane, de jouer avec Coquelain. Le mari est condamné à tous les frais.

A la Chambre des Communes

Londres, 7 mars.—Répondant à une question aujourd'hui à la Chambre des Communes le premier ministre Balfour a dit que le gouvernement estimait que la déclaration de la Russie de traiter le charbon comme contrebande de guerre était de la plus grande importance.

M. Balfour a ajouté qu'il se rappelle à la conférence de Berlin, en décembre 1884, à propos de la neutralisation du Congo le plénipotentiaire russe avait déclaré que la Russie n'accepterait jamais une interprétation de la loi internationale considérant le charbon comme contrebande de guerre et que son gouvernement relâcherait catégoriquement l'objet à reconnaître le charbon comme contrebande de guerre à propos du Congo de toute autre région.

Nouveau bombardement de Vladivostok.

Yankow, 7 mars.—Une dépêche officielle reçue à Yankow annonce que les Japonais bombardent encore Vladivostok. Cette nouvelle n'est pas confirmée d'autre source.

L'AFFAIRE DBEYFUS.

Paris, France, 7 mars.—La chambre criminelle de la cour de cassation a ouvert aujourd'hui une enquête supplémentaire sur l'affaire Dreyfus et a interrogé le capitaine Targe, un officier d'ordonnance attaché à l'état-major du ministre de la guerre, le général André, qui avait été chargé d'examiner les archives du ministère de la guerre.

CHEZ LE PRESIDENT.

Washington, 7 mars.—M. Crane, ancien gouverneur du Massachusetts, a déjeuné aujourd'hui avec le président Roosevelt.

Le président a discuté la situation politique avec M. Crane, qui est un de ses plus intimes amis et conseillers.

On sait que M. Roosevelt se rendra demain pour la prise en considération finale du programme de législation financière rendue nécessaire par la guerre, qui sera soumise à la diète en session spéciale.

On comprend qu'il a été décidé de ne pas proposer de loi touchant le monopole du tabac.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

Le 21 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

DEUXIEME PARTIE

VII

L'HERITIER MALE.

Et cependant, il avait si bien appris à contenir, depuis quel-

ques mois, ses émotions, que le due le vit simplement tressaillir. Etouffement tout naturel. Et il lui murmura à l'oreille:

—Je vous l'aurais déjà dit, ce matin, si vous aviez voulu m'écouter!

Jean remerciait le maire, puis lui demandait permission de lui remettre une enveloppe pour les enfants assistés de Hoanheur. Le due l'imita. Et il se retirèrent, sur cette parole de maire:

—J'ai à peine besoin de vous dire, messieurs, après vous avoir remercié pour nos petites pauvres, que vous pouvez compter sur mon absolue discrétion. Et si vous voulez que je vous fasse conduire au Havre, chez ce Le Boutu, excellent homme, qui habite à mi-chemin d'Ingouville?

—Nous n'avons besoin que de ce renseignement, monsieur le maire. Merci mille fois. Notre mission est terminée ici.

Et ils s'éloignèrent, Jean en avant, ayant comme un beau désordre de marcher, d'aller au port, de regagner le Havre, Ingouville, de vérifier, quoiqu'il n'eût douté aucunement, que ce Le Boutu était le sien, son sauveur, de Brest, son ami... le père de cette belle Gracienne... Oh! était-ce possible! Et quel heureux mystère!

Cependant, le due le rejoignait, enchanté, car il avait trouvé un merveilleux argument pour expliquer sa conduite:

—Je me suis engagé à vous accompagner jusqu'à ce que vous ayez retrouvé votre fille...

—Je vous dispenserai de cette corvée... un peu délicate, je le comprends, pour le due de Herford-Douglas. Mais moi, qui ai une si bonne, si heureuse raison pour faire connaissance avec le capitaine Le Boutu, je vais aller le trouver sans perdre une minute...

—Et quand vous serez vu? prononça le due, bien sincèrement naïf, une seconde, parce qu'il ne songeait plus qu'à son enfant.

—J'ai tout le temps le va retrouver à la gare, pour le rapide de huit heures et demie. Nous serons à minute à Paris... Et j'accomplirai ma promesse comme vous avez accompli la vôtre...

—avant le jour, votre fille sera rendue à votre tendresse et aux baisers de sa mère.

Ah! quel autre homme était aussi Jean de Vitray, quand cinq minutes avant le départ du train, il pénétrait sur le quai de la gare du Havre, que le due Clarence commençait à arpenter le boulevard!

L'aspect seul du visage de son adversaire l'avait immédiatement renseigné.

—Vivante? interrogeait-il, déjà tout joyeux, lui aussi.

—Vivante? répondit Jean, se calmant devant lui... Et tres-belle, ajouta-t-il, comme je souhaite de voir votre fille dans un an!

—Et... et... qu'avez-vous fait... qu'avez-vous dit? qu'avez-vous...

Avec un très fin sourire, Jean répondit: —Mais... rien... rien... Pensez-vous que j'allais mener une aussi délicate négociation en quelques minutes?...

—Je n'ai même pas parlé au capitaine Le Boutu, et j'ai su résister à l'instant besoin... qui n'a pas été satisfait depuis plus d'un an... d'embrasser mon enfant...

—parce que j'entendais être fidèle à mon rendez-vous et ne pas faire attendre ma sœur plus tard que cette nuit...

Ceci avait été dit avec tant de simplicité, de grâce, que le due en fut comme glacé.

Quelques instants, la belle supériorité morale de Jean de Vitray le pénétra de reconnaissance.

—On les fit alors monter en wagon, et ils eurent la chance d'être seuls. Dans un joli élan, ainsi, le due tendit les mains à son adversaire:

—Pour l'amour de ses enfants, mon cousin, mon frère, oublions tout ce qui s'est passé! Permettez-moi de vous le demander encore... Si j'ai en des torts, vous avez-ils failli vous en venger bien cruellement!

Jean le contempla avec stu-

peur. Pouvait-il croire à la sincérité de cette âme de forban? aux protestations de ce condottiere, capable, pour se venger, de tant de dissimulation?

Et cette mère, à qui, depuis deux jours, il imposait de si effroyables tortures, cette sœur qui lui avait si profondément humiliée, ce matru, pouvait elle oublier?

Son caractère hautain préféré l'état d'hostilité, tout au moins d'indifférence.

—Libre à vous d'oublier, donc. Moi, je me souviendrai jusqu'à mon dernier soupir.

C'est à peine si une lueur passa dans les yeux de Clarence.

—Très doucement, il retira ses bras, que Jean semblait ne pas avoir vus.

Et ils s'échappèrent plus une parole jusqu'à Paris.

Minuit venait à peine de sonner, lorsque Jean introduisit le due dans une maisonnette de Neuilly, chaude, confortable, où tout un petit personnel, une garde, une femme de chambre et une nourrice avaient redonné, pendant ces deux jours, au fils de sa sœur, exactement l'existence qu'il avait dans l'hôtel de la rue de la Chaise.

—Et comme ses mains étaient prises, il n'eut pas l'humilité de les tendre à Jean.

Mais il répondit alors à sa dernière phrase:

—Jusqu'à mon dernier soupir, je me souviendrai de votre délicatesse d'aujourd'hui.

Jean lui adressa seulement un grand salut. Et, malgré le sourire dont le due l'avait accompagné, il eut la sensation... presque la certitude que, sous cette douceur, se pouvait que ramper le plus effroyable désir de vengeance.

Mais que lui importait, maintenant que toutes ses angoisses étaient finies, qu'il voyait son bonheur beau comme un morceau de ciel?

—Et il murmura: —Moi qui si failli vous blasphémer, mon Dieu!... Vous et moi, nous, vous remercierons-nous jamais assez!

VIII

UN CAS DE CONSCIENCE

Ah! qu'elle était heureuse encore, par cette matinée d'automne, la chère maison isolée sur la falaise, en face de Brest! Et de quelle puissante verdure l'environnaient ses bosquets de pins et de chênes, depuis que, vers dix heures, un soleil éclatant avait dissipé la brume! Un très léger souffle promettait dans l'espace de petits flocus de nuages,